



12^{ème} partie

L'Envers du décor

En allant à l'école ...

À ce point de notre récit, peut-être est-il temps de répondre à une question, toute légitime, que pourraient poser nos lecteurs pratiquants : « Tout ceci est certes bien intéressant, mais en quoi cela se rapporte-t-il à notre pratique, que cela peut-il nous apporter, qu'avons-nous à en apprendre ? ».

Que la connaissance de l'arrière-plan historique et culturel d'un art puisse être utile non seulement aux créateurs, mais aussi aux simples amateurs, un exemple pourrait le faire comprendre : un visiteur ignorant tout de la mythologie grecque et romaine, de la Bible (ce que, dans la tradition catholique on appelait « l'histoire sainte »), de l'histoire (de l'antiquité aux temps modernes), et de l'histoire de l'art, un tel visiteur d'un musée comme le Louvre, le Prado, la National Gallery, etc. pourrait peut-être apprécier la beauté intrinsèque des œuvres exposées, mais ne comprendrait rien de la signification que celles-ci avaient et des enjeux qu'elles représentaient dans la société de l'époque qui les vit naître, ni leur place, leur importance dans l'histoire de l'art. Il en va de même pour notre art, l'aïkido, car nous le considérons comme tel, et nous nous sommes déjà exprimé à ce sujet dans l'éditorial de notre précédent numéro. Si selon l'ami Rabelais, « science sans conscience n'est que ruine de l'âme », on pourrait en dire de même de « pratique sans savoir ».

Et il se trouve que nos principaux personnages, Tōyama Mitsuru et Uchida Ryōhei en particulier, ont, au début du 20^e siècle, joué un rôle non négligeable dans le développement des budō au Japon (judō/jujitsu, kendō, jōdō), sujet d'un de nos prochains épisodes.

Mais il y a bien plus. En allant explorer « l'envers du décor », la face sinon cachée, du moins largement méconnue, du décor de la scène qui vit la naissance et le développement de l'aïkido, c'est à un exercice (keiko) de discernement de l' « omote » de l' « ura » de l'histoire qui s'applique presque directement à la réception de l'enseignement sur le tatami. Apprendre à systématiquement chercher l'ura des événements ne peut que favoriser la perception de l'ura des techniques : ce n'est pas l'œil qui voit, mais le cerveau, et celui-ci possède cette faculté merveilleuse, une des clés du développement humain, de transfé-

rer une aptitude acquise dans un domaine à l'ensemble des activités de l'individu.

Ajoutons ceci : ceci n'a rien, mais vraiment rien, à voir avec une vision conspirationniste de l'histoire, bien au contraire. Le conspirationnisme, est une forme de pensée magique qui refuse de voir les causalités fines des événements, les coïncidences aléatoires, la bêtise et les bourdes des acteurs de l'histoire, etc. pour attribuer tel ou tel fait aux agissements de quelque puissance occulte et maléfique (nous ne pouvons ici développer cette problématique, les lecteurs intéressés pourront se rapporter à l'ouvrage de E. E. Evans-Pritchard : « Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé »). Mettre en avant le côté ura c'est mettre en lumière les déterminants sociaux, culturels mais aussi personnels qui agissent « dans la salle des machines » de l'histoire. Et comme l'ura des techniques, le secret est, pour reprendre le titre du livre d'Ellis Amdur « Hidden in Plain Sight » (caché en pleine lumière, comme la lettre volée de la nouvelle d'Edgar Allan Poe : il suffit de ne pas la regarder pour la voir). Et ceci encore, un espoir plus qu'une certitude : qu'une fois dissipée la naïveté à l'égard des motivations des personnages qui peuplent notre récit (tous les shishi, shinsengumi, sōshi, tairiku ronin, pan-asiates etc.), la même lucidité s'applique aux faits et gestes, sur et hors les tatami, des personnages qui peuplent le monde des arts martiaux en général et de l'aïkido en particulier. Dixi et salvavi animam meam.

Reprenons le fil de notre récit :

Quand, en 1917, Tōyama Mitsuru patronnait la fondation du Kokushikan (voir notre précédent numéro) il s'inscrivait, et on ne peut douter que ce fut consciemment, dans une tradition de création d'écoles destinées à former des cadres politiques, écoles dont l'enseignement alliait étude des classiques, orientation politique et arts martiaux. Que cette tradition fût encore vivace il y a peu, nous n'en voulons pour indice que la tentative, vite avortée il est vrai, de Sasaki Masando, 8^e dan, Shihan du Hombu Dojo et prêtre shinto. C'est lui qui vint célébrer les rites de consécration du dojo Shumeikan à Bras, en août 1992. Il enseignait au Hombu le samedi matin jusqu'en 2007 et était connu pour ses réflexions sexistes et

racistes (source : expériences de l'auteur. Par exemple, à un pratiquant afro-américain qui parlait couramment le japonais : « Depuis quand les singes parlent-ils ? »). Membre de l'armée japonaise (les « Forces d'auto-défense »), il commence la pratique de l'aïkido en 1955. Laissons-lui la parole :

« Qu'est-ce que le Japon? En un mot, c'est une nation, un corps politique, on pourrait dire une « tribu ». Pas tant un pays enclos dans des frontières tangibles, mais plutôt un corps politique spirituel caractérisé par un fort lien familial et ethnique, une identité unifiée, une continuité. Malheureusement (...) en ce moment ce même Japon est au bord de la ruine. Pensant que nous ne pouvions pas continuer dans ces conditions de décadence, j'ai décidé en 1962 de fonder une école d'espionnage. (...) Je l'ai fondée en collaboration avec quelques anciens de l'école d'espionnage de Nakano et des personnes qui envisageaient une révision de la constitution. Nous partagions la crainte de voir le Japon finalement ruiné si nous le laissions poursuivre le cours qu'il suivait alors. J'avais la fonction de directeur principal, organisant l'académie et fournissant les fonds. Cependant nous avons dû tout fermer après la parution d'un article dans le magazine Time. (...) [Je travaillais alors pour les Forces japonaises d'auto-défense] mais j'ai dû démissionner à la suite de ces révélations. Mais c'est parce que j'avais été dans les forces armées que j'ai pris conscience d'un groupe « de l'ombre » qui, derrière la scène, manipulait et tirait les ficelles du monde. Ayant découvert cela je me suis mis pratiquement ruiné, dépensant des centaines de milliers de yen de mon propre argent pour financer la mise en place de l'académie. Mais il s'est alors trouvé que le secrétaire général du Parti libéral démocrate, Masayoshi Ohira, m'a demandé d'intervenir pour résoudre une grève et ainsi ma dette a été effacée. C'est la seule chose qui m'a sauvé de la banqueroute.

(Interview de Sasaki Masando publiée dans l'Aikido Journal de Stanley Pranin, no. 116 de 1999)

En plus du fantôme d'une sombre conspi-

ration mondiale (on ne peut s'empêcher de penser au « Protocole des Sages de Sion », ce faux qui encore aujourd'hui alimente les délires antisémites), on retrouve ici un bon nombre de clichés idéologiques de l'ultra-nationalisme japonais (homogénéité raciale, exceptionnalisme, caractère spirituel de la nation – les thèses du Nihonjin-ron –, menace de décadence). Autre point commun avec Tōyama Mitsuru (et, nous le verrons plus tard, Shioda Gozo et le Yoshinkan, financés par Sasagawa Ryōchi, emprisonné pour crimes de guerre en 1945, qui une fois libéré a fait fortune en organisant les paris sur les courses de hors-bords) : le financement par les milieux d'affaire pour services rendus en tant que nervis briseurs de grève. Léo Tamaki, sur son blog, en 2007 :

« Sasaki Masando est un personnage de roman. Après la guerre il monte une école d'espionnage pour aider le Japon à se redresser. Découvert et dénoncé par le Time il doit quitter l'armée et court à la ruine. Il devient alors briseur de grèves et voit ses dettes effacées... Il pratiquera alors le marché noir pour survivre et vendra même des œuvres de littérature érotique. »

Pour refermer le cercle, après ses déboires avec l'école d' « espionnage », il rencontre Nakamura Tempu, fondateur du Shinshintōitsu-do, l'autre maître de Tohei Kōichi et de Tada Hiroshi, et se met sous sa houlette. Nakamura Tempu (1876-1968) était un ancien de la Gen'yōsha et des services de renseignement de l'armée.

D'où vient cette tradition, on pourrait presque parler d'habitus au sens sociologique du terme, qui pousse des activistes nationalistes à se faire maîtres d'école ? On pourrait bien sûr évoquer « 文武両道 – bunbu ryōdo », que l'on peut rendre comme « la double voie de l'écriture et du martial », l'idéal supposé des samourais. Certes, mais allons plus loin.

Tout d'abord, un bref rappel historique. Sous les Tokugawa (en gros du début du 17^e siècle jusqu'à la fin des années 1860), le Japon était divisé en han, domaines ou seigneuries largement autonomes pour ce qui est de leur gestion interne. Le centre administratif de chaque seigneurie, sa capitale, était une ville-château, résidence du damyo (seigneur), de sa cour et des fonctionnaires/militaires qui le servaient (les samourais). Chaque han avait ce que l'on appellerait aujourd'hui une université « officielle », de même que

son école d'arts martiaux. En plus de nombreuses communautés villageoises avaient une terakoya [école de temple], dispensant un enseignement primaire. Mais de même que, parallèlement aux dojos officiels du han, des maîtres d'armes privés enseignaient telle ou telle école de sabre ou de combat à mains nues, de nombreuses écoles privées, shijuku, existaient dans tout le pays : pour 225 écoles de han, on comptait, vers 1868, 1076 shijuku (et 10202 terakoya). Ainsi à Fukuoka, à côté de l'école du han, le Shūyūkan, que nous avons évoqué dans notre dernier numéro (cf. AJ n° 63 page 24.4), il y avait le Kōshijuku d'Osamu Takaba, école privée, que fréquenta Tōyama.

Selon Richard Rubinger (Private Academies of Tokugawa Japan, Princeton University Press, 1982) :

Au début de la période [du shōgunat] la prospérité des écoles d'arts martiaux était due au nombre de rōnin, coupés de leurs liens féodaux pendant les dévastatrices années de guerre, qui se firent de l'enseignement des arts martiaux leur gagne pain. Au 17^e siècle, c'est là que se retrouvaient les rōnins mécontents ; plus tard les mêmes types [d'écoles] réapparurent comme centres de l'extrémisme anti-étranger.

(...)

[Un exemple de shijuku: le Rempeikan de Saitō Yakurō]

Saitō Yakurō, comme d'autres roturiers du début du 19^e siècle (...) prit avantage des occasions de s'instruire offertes par les différentes sortes de shijuku. À l'âge de 14 ans ils se rendit à Edo et pendant 10 ans il étudia le kendō, les classiques confucéens et la stratégie militaire. Il rentra chez lui en 1826 à l'âge de 28 ans et ouvrit son propre juku de kendō, le Rempeikan, où il enseigna le style de kendō qu'il avait appris (Shintō Munen ryū). On dit qu'il eut plus de 3000 élèves, dont des leaders activistes [du domaine] de Chōshū, comme Takasugi Shinsaku, Kido Kōin et Shinagawa Yajirō.

(...)

Le [programme du] juku de kendō comprenait aussi la lecture des classiques chinois et la doctrine politique du sonnō jōi [Révéler l'Empereur, expulser les barbares].

Plus loin, il décrit les conséquences de l'arrivée de la flottille du Comandant Perry :

Avec l'arrivée de Perry en 1853, le principal

terrain de discorde, particulièrement pour la classe des samourais, devint politique et stratégique. Un nouveau type de shijuku apparut, qui se concentraient sur les problèmes politiques contemporains et certains de ceux-ci devinrent des centres de mouvements agissant pour un changement politique. Ces nouvelles écoles attiraient une variété d'élèves : des rōnins et des roturiers ainsi que des samourais frustrés par la restriction des débats politiques dans les écoles des han [domaines].

Yoshida Shōin et le Shōka Sonjuku

Une de ces écoles d'un type nouveau, et certainement celle qui a exercé la plus grande influence sur le cours des événements, ne serait-ce que par la qualité de ses élèves, fut le Shōka Sonjuku de Yoshida Shōin. (voir encadré)

Ce qui caractérisait le Shōka Sonjuku, outre la personnalité charismatique de son maître, était les rapports personnels entre celui-ci et ses élèves, dont le nombre ne dépassait pas la quinzaine à un moment donné. Redonnons la parole à Richard Rubinger :

Pour résumer, l'éducation au Shōka Sonjuku était caractérisée par un programme qui était à l'unisson des préoccupations politiques des jeunes samourais activistes ; une administration non bureaucratique qui permettait le maximum d'interaction entre enseignant et élèves ; un style d'enseignement centré sur les élèves plutôt que sur les textes et qui mettait l'accent sur la pensée individuelle – le tout dans l'intimité d'un cadre communautaire étroit.

(...)

Peu de temps après la signature des traités [commerciaux avec les puissances étrangères en 1858], entraînement militaire et cours d'artillerie commencèrent au Shōka Sonjuku. Les élèves étaient envoyés aux quatre coins du pays pour comploter avec les dissidents d'autres régions et revenaient pour informer Shōin sur les activités antibakufu [bakufu = le régime shōgunat] dans la capitale et dans le reste du pays. (...) L'action la plus spectaculaire entreprise par Shōin et ses élèves fut leur plan d'assassiner un haut fonctionnaire du bakufu. Le 10 décembre 1858 Shōin et dix-sept de ses élèves s'engagèrent par une déclaration